UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

LE

QUIÉTISME DE FÉNELON

DANS SA CONTROVERSE AVEC BOSSUET

SUR LA

DOCTRINE DU PUR AMOUR.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le *1864*, *à* *heures du soir*,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

JULES VIÈLES,

DE SAINT-FÉLIX-DE-PALLIÈRES (GARD).

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1864

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0038

A MES PARENTS.

A MES AMIS.

A MONSIEUR LE PASTEUR C. DUMAS

A MONOBLET (GARD).

J. VIÈLES.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. RICHARD, Président de la soutenance.

MM. RICHARD,
BRUCH ✻,
SCHMIDT,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

LE

QUIÉTISME DE FÉNELON

DANS SA CONTROVERSE AVEC BOSSUET

SUR LA

DOCTRINE DU PUR AMOUR.

Introduction.

Malgré le penchant qui porte les hommes à ne pas dépasser en morale les limites du probable, de l'utile et de l'agréable, il y a au fond de l'âme humaine un besoin naturel de rechercher ce qui existe en dehors du point de vue terrestre, le vrai, le beau, le bien, c'est-à-dire l'absolu. Aussi depuis les premiers pas de la philosophie ce fait a été reconnu. Mais la grande question a été de savoir quelle est la faculté qui nous donne ces notions. Les uns ont voulu en voir la source dans la raison, d'autres dans le sentiment, et c'est cette dernière manière de voir qui a donné naissance au mysticisme. Mais l'esprit humain ne s'en est pas tenu là : sans considérer qu'il ne nous a été donné que de comprendre la nécessité de l'absolu sans en saisir la nature, il a désiré apercevoir l'infini d'une manière immédiate.

Dans l'antiquité, Plotin prétendit apercevoir l'infini parce que la pensée de l'homme est, selon lui, l'infini même, mais pour cela il faut que l'âme soit dans un

recueillement absolu. « C'est donc, dit-il, dans ce recueillement absolu qu'elle voit tout à coup *en elle-même* paraître le Dieu, elle le voit face à face, *elle ne fait plus qu'un avec lui.* Telle est l'intimité de cette union que l'âme *ne se sent plus distincte de l'objet de son amour*, car c'est le propre de l'amour de fondre en *une seule* et *même nature* celui qui aime et celui qui est aimé. Elle ne sent plus son corps ni qu'elle est dans un corps; elle ne s'affirme plus *comme vivante*, comme humaine, comme essence pure, elle perd jusqu'à la conscience » (Vacherot, *Hist. crit. de l'école d'Alexandrie*, t. I, p. 584).

A côté du mysticisme rationnel nous trouvons le mysticisme sentimental qui s'absorbe tout entier dans le sentiment de l'être, se contente de l'adorer et renonce à l'action. Dans cette adoration toutes les facultés de l'âme s'anéantissent; on perd conscience de son individualité, au point de dire avec Catherine de Gènes: « Il n'y a plus en moi d'autre moi que Dieu. » L'esprit est absorbé tout entier dans cette contemplation, de sorte que l'âme devient, selon l'expression de cette même sainte: « *stupida ut jumentum.* » Alors toute médiation disparaissant entre Dieu et l'homme, nous n'avons plus qu'une idée vague du rôle et de la mission de Jésus-Christ, et l'idée de Dieu devient elle-même nuageuse et sans consistance. Originaire de l'Inde, entrée dans le christianisme avec l'école d'Alexandrie, cette doctrine se manifeste chez quelques sectes au treizième siècle, chez les moines hésychastes au quatorzième. Plus tard, sous le nom de *molinisme*, ces mêmes idées furent remises en honneur par un moine portugais nommé Molinos; enfin elles reparurent dans

la fameuse querelle entre Bossuet et Fénelon à la fin du dix-septième siècle, sous le nom de *quiétisme.*

C'est dans cette dernière phase de son développement que nous nous proposons d'étudier cette doctrine. Nous n'avons pas la prétention de faire un travail complet sur le sujet dans un cadre aussi restreint que le nôtre, nous nous contenterons d'étudier cette doctrine telle que la présente Fénelon, nous rechercherons ensuite les motifs des accusations de Bossuet et du bref de condamnation d'Innocent XII; nous nous proposons enfin de montrer combien de pareilles notions sont éloignées du vrai spiritualisme de l'Évangile.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE.

Nous allons rappeler d'abord aussi brièvement que possible les faits principaux de cette controverse. Pendant que Molinos expirait dans les cachots de l'inquisition à Rome, ses idées furent reprises par une femme étrange qui avait abandonné ses enfants, sa patrie et sa fortune pour prêcher et dogmatiser. Fénelon entendit parler des doctrines de Mme Guyon et fit connaissance avec elle au moment où elle rentrait à Paris après avoir séjourné à Genève, à Thonon, à Verceil et à Grenoble. Esprit délicat et tendre, porté au mysticisme, l'abbé de Fénelon fut séduit par l'imagination et le chevaleresque désintéressement de cette femme, il devint son ami et son admirateur. Beaucoup de personnes haut placées suivirent cet exemple: Mme de Maintenon elle-même la protégea; elle consentit même, sur la proposition de Fénelon, à la laisser entrer à Saint-Cyr. Mais bientôt Godet, évêque de Chartres et directeur de Saint-Cyr, s'aperçut des progrès que faisaient les doctrines de Mme Guyon dans le petit troupeau confié à sa garde, il la fit chasser, et ce scandale ayant fort déplu au roi, Mme de Maintenon s'éloigna peu à peu et de Mme Guyon et de Fénelon, plus tard même elle devint une des plus terribles adversaires de ce dernier, que le roi nomma pourtant à l'archevêché de Cambrai et précepteur des princes.

Le roi avait ordonné que les livres de Mme Guyon fussent examinés par le cardinal de Noailles, Bossuet, Fénelon et Tronson, supérieur du séminaire de Saint-

Sulpice. Bossuet dressa alors trente articles qui devaient servir de barrière aux nouveautés et qu'il proposa à ses trois collaborateurs. Fénelon, après les avoir lus, proposa d'en retrancher quelques-uns et d'en ajouter quelques autres; Bossuet céda sur ce dernier point et Fénelon signa les *articles d'Issy* après y avoir introduit quatre articles supplémentaires. Pendant ce temps, pour éprouver la doctrine de Mme Guyon, on la mit dans le couvent de Sainte-Marie de Meaux sous la surveillance de Bossuet. Sur une demi-rétraction on lui avait laissé la liberté, mais comme de retour à Paris elle continuait à répandre ses doctrines dans des assemblées secrètes, on l'enferma à Vincennes.

Cependant Fénelon se montrait toujours le défenseur de cette femme et de ses idées. D'après le conseil de Mme de Maintenon, Bossuet essaya d'engager adroitement Fénelon à condamner son amie, en lui proposant d'approuver son livre intitulé: *Instruction sur les états d'oraison* et dirigé contre Mme Guyon. L'évêque de Cambrai refusa cette approbation, Bossuet en fut piqué et la dispute commença à s'envenimer. C'est alors que Fénelon publia un livre étrange qui fit beaucoup de bruit et qui était intitulé: *Explication des maximes des saints sur la vie intérieure.* Ce livre est partagé en deux colonnes dont la première contient les articles *vrais*, c'est-à-dire ceux qu'il donne pour orthodoxes ou comme venant des saints, et la seconde les articles *faux*, c'est-à-dire ceux qui contiennent un mysticisme suspect ou erroné. Grâce au consentement de l'archevêque de Paris et aux soins des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, le livre parut en dépit des efforts de Bossuet pour en arrêter l'impression.

Cependant le roi que le seul mot *d'hérésie* mettait hors de lui, ordonna à Fénelon d'apporter à son ouvrage des modifications telles que les évêques de son royaume n'y trouvassent rien à reprendre : il ne lui permit pas même d'aller défendre son livre à Rome. En attendant la décision de ce tribunal suprême, la polémique continuait entre les deux adversaires : Fénelon y était d'une douceur remarquable mais un peu étudiée, Bossuet s'y montra souvent dur et amer. Le roi, irrité de toutes ces longueurs et craignant l'effet des doctrines de Fénelon sur le duc de Bourgogne, enleva à l'évêque de Cambrai sa charge de précepteur et le relégua dans son diocèse. Fénelon se soumit sans murmurer et profita du repos de Cambrai pour donner une *explication* de son livre des *Maximes* dans le but de se disculper auprès de son troupeau de toute accusation de quiétisme. Après beaucoup d'écrits de part et d'autre Bossuet pressa le jugement de Rome. Les deux évêques oublièrent souvent alors le caractère de leur charge dans des intrigues peu honorables. Enfin dix juges furent nommés par le pape pour examiner le livre des *Maximes :* on en tira trente-sept propositions à examiner. Au bout de huit mois, des dix examinateurs cinq se prononcèrent contre le livre et les cinq autres soutinrent que la doctrine en était saine et irréprochable. Grâce à l'influence de deux amis dévoués, l'abbé de Chanterac et le cardinal de Bouillon, le pape était assez favorable à l'évêque de Cambrai ; mais le roi lui demanda la condamnation du livre, et au bout de dix-huit mois le jugement si longtemps attendu parut enfin. Un bref du pape annonça la condamnation du livre des *Maximes* et de vingt-trois propositions qui en étaient extraites.

Tout le monde connaît la célèbre soumission de Fénelon. Elle fut immédiate. Du haut de sa chaire, après avoir exhorté son troupeau à la soumission et s'être déclaré lui-même soumis et obéissant : « Nous adhérons « à ce bref, dit-il, tant pour le texte du livre que pour « les vingt-trois propositions simplement, absolument « et sans ombre de restriction. » C'était le 9 avril 1699.

Le roi envoya des lettres de cachet à tous les métropolitains à l'effet de tenir des assemblées provinciales pour adopter le bref du pape et en demander l'exécution au Parlement.[1] Malgré cette soumission on ne s'en tint

[1] La difficulté fut après, dit saint Simon, sur l'enregistrement au Parlement à cause de la forme de cette bulle et des termes qui s'y trouvaient contraires aux libertés de l'Église gallicane, libertés qui ne sont ni des nouveautés ni des concessions ou des priviléges, mais un usage constant d'attachement à l'ancienne discipline de l'Église qui n'a point fléchi aux usurpations de la cour de Rome, et qui ne l'a point laissée empiéter, comme elle a fait, sur les Églises des autres nations. On prit donc un expédient pour mettre tout à couvert sans trop de retardement; ce fut une lettre du roi à tous les métropolitains de son royaume, par laquelle il leur mandait d'assembler chacun ses suffragants pour prononcer sur la condamnation que le pape venait de faire du livre des *Maximes* des saints de M. de Cambray, de la constitution duquel il leur envoya en même temps un exemplaire. L'obéissance fut d'autant plus prompte que cette sorte d'assemblée par provinces ecclésiastiques sentait fort les conciles provinciaux, quoique limitée à une matière, et que l'interruption de ces sortes de conciles, dont les évêques avaient abusé en y mêlant pour leur autorité force affaires temporelles, était un de leurs plus grands regrets. Par ce tour, nos évêques purent encore examiner le livre et la censure, et n'adhérer au jugement du pape que comme juges eux-mêmes de la doctrine, et jugeant avec lui. Ils en firent des procès-verbaux qu'ils envoyèrent à la cour, et de cette manière, il n'y eut plus de difficulté, et le Parlement enregistra la condamnation de M. de Cambray, en conséquence de l'adhésion des évêques de France en forme de jugement (*Mémoires de saint Simon*, ch. LXVI).

pas là. Sur la proposition de l'évêque de Saint-Omer, Fénelon fut obligé de prononcer lui-même, dans l'assemblée provinciale de Cambrai, la condamnation de ses *ouvrages apologétiques* composés pour défendre son livre des *Maximes*. Enfin après avoir répondu à ceux qui doutaient de la sincérité de sa soumission, l'évêque de Cambrai se retira dans son diocèse, où il essaya d'oublier, dans la pratique des plus pures vertus et dans ses soins pastoraux, tous les affronts et toutes les humiliations qu'il venait de subir. Mme Guyon, après trois années de prison fut exilée à Blois, où elle mourut peu de temps après.

CHAPITRE II.

LE QUIÉTISME DE FÉNELON.

Quelle était donc cette doctrine qui avait pour adversaires le génie d'un Bossuet, le despotisme d'un Louis XIV, la papauté elle-même et l'Église catholique presque tout entière? Elle se trouve exposée dans la correspondance de Fénelon avec Bossuet, dans la lettre à une religieuse carmélite, le discours philosophique sur l'amour de Dieu, quelques autres opuscules ou lettres, et enfin dans le fameux livre des *Maximes*.

Fénelon commence par indiquer cinq manières d'aimer Dieu. Les quatre premières sont imparfaites parce qu'elles sont intéressées, la cinquième est seule parfaite. Voici en quoi elle consiste d'après les propres expressions de Fénelon : « On peut aimer Dieu d'un amour qui est une charité pure et sans aucun mélange du motif de l'intérêt propre. Alors on aime Dieu au milieu

des peines de manière qu'on ne l'aimerait pas davantage, quand même il comblerait l'âme de consolations. Ni la crainte des châtiments ni le désir des récompenses n'ont plus de part à cet amour. On n'aime plus Dieu, ni pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant. On l'aimerait autant quand même par supposition impossible il devrait ignorer qu'on l'aime, ou qu'il voudrait rendre éternellement malheureux ceux qui l'auraient aimé. On l'aime néanmoins comme souveraine et infaillible béatitude de ceux qui lui sont fidèles, on l'aime comme notre bien personnel, comme notre récompense promise, comme notre tout, mais on ne l'aime plus par ce motif précis de notre bonheur et de notre récompense propre » (*Maximes; Diverses manières dont on peut aimer Dieu* 5).

Après avoir examiné les cinq sortes d'amour, l'amour des Juifs charnels, l'amour de concupiscence, l'amour d'espérance, l'amour intéressé et le pur amour, l'auteur nous dit que l'amour de concupiscence ou purement mercenaire est indigne de Dieu. Il cite à ce sujet François de Salles, qui appelle cet amour un amour *sacrilége* et une *impiété non pareille*, mais il a soin de le distinguer d'une manière assez subtile de l'amour de préférence adopté par le concile de Trente. Des degrés divers de justice correspondent à ces divers degrés d'amour. L'amour intéressé peut être toléré, il a fait même un grand nombre de saints : c'est ainsi qu'on peut espérer Dieu comme un bien que nous cherchons à acquérir, sans pour cela être en contradiction avec le pur amour, qui ne regarde que Dieu en tant que *parfait en lui-même sans rapport à nous.* Comment? Parce que,

dit Fénelon, *Dieu veut que je veuille Dieu en tant qu'il est mon bonheur et ma récompense* (art. 4). Je ne fais donc que me soumettre à la volonté de Dieu sans motif intéressé.

L'âme possédée par le pur amour peut être dans deux états différents : Le premier est *la sainte résignation*, qui soumet et subordonne les désirs intéressés à la volonté de Dieu qu'elle préfère à son intérêt. La seconde est la *sainte indifférence*. Dans cet état l'âme est indifférente à tout ce qui n'est pas voulu de Dieu. « On « ne veut le salut, dit Fénelon, que comme la gloire et « le bon plaisir de Dieu, comme une chose qu'il veut « et qu'il veut que nous voulions pour lui » (art. 5). Cet état n'exclut pas les désirs qui sont selon la volonté de Dieu.

Le pur amour ne donne pas aux âmes une inspiration miraculeuse ou extraordinaire ; mais la *grâce* qui est, selon Fénelon, *le souffle intérieur de l'esprit de Dieu* (art. 6), la grâce inspire les parfaits.

Dans les *grandes épreuves* la sainte indifférence se transforme en abandon absolu entre les mains de Dieu, et ces épreuves elles-mêmes peuvent servir *de purgatoire* aux parfaits. « L'âme perd dans les dernières épreuves le goût sensible du bien, la ferveur consolante et affectueuse, les actes empressés et intéressés des vertus, la certitude qui vient après coup et par réflexion intéressée, pour se rendre à soi-même un témoignage consolant de sa fidélité. Cet état de *trouble* ou d'obscurcissement est appelé par François de Salles *la pointe de l'esprit* ou *la cime de l'âme* » (*Max.*, art. 9). Dans ces dernières épreuves l'âme, accablée sous le poids de son indignité, poussée par l'abnégation et la haine

de soi-même peut faire le *sacrifice absolu* [1] *de son salut éternel* et cela joyeusement, parce que l'amour pur est au-dessus des craintes et des inquiétudes qui agitent l'amour intéressé et qu'il peut même se dépouiller de toutes ses vertus par la sainte indifférence : c'est ce que les mystiques appellent *désapropriation*. Si les tentations assaillent le parfait, ce ne sont que des tentations *extraordinaires* nécessaires au maintien du pur amour.

Bien que l'âme doive vouloir tout ce que Dieu veut, elle ne doit pourtant pas vouloir ce que Dieu ne veut que par simple permission, le péché par exemple.

Dans l'amour mélangé d'intérêt, *l'oraison vocale* et les *austérités* peuvent être utiles ainsi que la *méditation*. Mais le propre du parfait c'est la *contemplation*. « L'oraison n'est pas encore parfaite, dit saint Antoine, quand le solitaire connaît qu'il fait oraison » (Cassien). Lorsque l'âme est arrivée à un état de perfection tel qu'elle ne peut plus se contenter de la méditation, elle entre dans la contemplation. La contemplation peut devenir habituelle, et dans cet état l'oraison est perpétuelle. La contemplation pure est négative, en ce sens qu'elle ne s'occupe d'aucune image sensible ; elle exclut toute image, toute idée intellectuelle, *même celle de Jésus-Christ*, dans les dernières épreuves et dans la ferveur naissante de la contemplation. C'est ce que Fénelon appelle *trouble* ou *obscurcissement involontaire*. Mais, dit-il, ce n'est que momentané. Enfin la contemplation est *passive*, c'est-à-dire paisible et désintéressée dans ses actes. L'état passif n'exclut pas les actes pai-

[1] En supposant que cela soit possible.

sibles et désintéressés, mais les actes inquiets et intéressés pour notre intérêt propre. « Dans cet état, on ne rejette pas la sagesse, mais la propriété de la sagesse » (art. 20-23).

En résumé, toutes les voies intérieures sont des chemins conduisant au *pur amour* qui, parvenu à l'entière purification et au complet désintéressement, devient, selon Fénelon, la *mort* spirituelle dont parle l'apôtre. L'état le plus passif de cet amour, c'est-à-dire le plus exempt de toute activité et de toute inquiétude intéressée, est une véritable *transformation*, après laquelle l'âme est « comme un globe sur un plan qui n'a plus de situation propre et naturelle.... Les âmes transformées n'ont pas besoin de pratiques extérieures; cependant elles peuvent pécher, et par conséquent doivent se confesser; mais ces péchés ne sont pas mortels. Enfin transformée l'âme est intimement unie avec Dieu. Cette union dispense les parfaits du *purgatoire*. Après ces « noces spirituelles, » l'union devient vraiment *essentielle* entre Dieu et l'âme: c'est l'homme spirituel dont parle saint Paul.

Comme cette doctrine serait dangereuse pour le vulgaire, les pasteurs et les saints ont toujours eu *une espèce de secret*, pour n'en parler qu'à ceux que Dieu avait déjà disposés.

CHAPITRE III.

Telle est la doctrine : c'est cet amour pur, sans crainte, comme sans espérance, qui repousse tout intérêt propre comme une impiété. Lorsqu'on se trouve pour la première fois en face de ces subtiles distinc-

tions, on est naturellement porté à en chercher le but et le motif. Fénelon nous le dit lui-même dans la préface de son livre des *Maximes*. Ces notions élevées ne sont pas faites pour le vulgaire qui ne les comprendrait pas, mais pour quelques esprits d'élite. L'auteur avoue qu'il est dangereux de mettre ces doctrines entre les mains des ignorants qui peuvent en abuser. Or comme le fait vient de se produire au moment où il écrit, et que chacun dénature les idées des saints sur la vie intérieure, il prend la plume pour montrer jusqu'où va la vérité et où commence l'erreur. « Ainsi, dit-il dans son avertissement, la paille a souvent obscurci le bon grain, et les plus purs auteurs de la vie intérieure ont besoin d'explication. » C'est précisément pour donner ces explications et pour discerner le vrai du faux qu'il passe en revue la suite des voies intérieures légitimes, pour arriver au pur amour qui est « le terme de toutes les voyes que les saints ont connu et le plus haut degré de la perfection chrétienne. »

Est-ce bien là la pensée de l'auteur, ou plutôt est-ce bien toute sa pensée? Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que Fénelon n'a pas indiqué le but de son livre. Nous trouvons la preuve de cette assertion dans l'histoire même des débats qui précédèrent et qui suivirent l'apparition des *Maximes*. Nous avons vu se soulever contre cet ouvrage presque tous les évêques du temps, Bossuet à leur tête, nous avons vu Louis XIV en demander la condamnation à Rome, et enfin cette condamnation même, suivie de la célèbre soumission de l'auteur : ces faits en disent plus que Fénelon. Au fond, l'évêque de Cambrai défendait non pas les idées des saints, mais ses propres idées. Sous ces formes soumises

et catholiques, souvent embrouillées, parce que l'auteur n'ose pas dire toute sa pensée, on sent les efforts d'un homme à qui le joug des doctrines formalistes et extérieures est insupportable; on y voit un esprit élevé et délicat, qui proteste contre la doctrine de plus en plus envahissante du mérite des œuvres et contre le scolasticisme sec et aride, ennemi de tout spiritualisme chrétien. Cette âme élevée se sent étouffée au milieu de cette froide atmosphère, et le rêveur délicat cherche chez les rêveurs d'un autre âge, et quelquefois dans le pays des chimères, une doctrine qui satisfasse les besoins de son cœur.

Mme Guyon apparaît et prêche « une méthode sûre, « par laquelle on peut conduire les âmes les plus com- « munes à cet état de perfection où un acte continuel, « immuable, de contemplation et d'amour les dispense « pour toujours de tous les autres actes de religion, « ainsi que des pratiques de piété les plus indispen- « sables selon la doctrine de l'Église catholique » (*Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. V, p. 327). Fénelon a connaissance de ces idées; il se lie avec cette dame, heureux de trouver une âme qui soit à la hauteur de la sienne et qui sache se mettre au-dessus des pratiques de piété. Peu à peu les rapports deviennent plus fréquents et plus intimes. Bref, comme le dit spirituellement Saint-Simon : « Il la vit, leur esprit se plut « l'un à l'autre; leur sublime s'amalgama. Je ne sais, « ajoute le même auteur, s'ils s'entendirent bien claire- « ment dans ce système et cette langue nouvelle qu'on « vit éclore d'eux dans les suites, mais ils se le persua- « dèrent et la liaison se forma entre eux » (*Mémoires de Saint-Simon*, chap. XXXI).

Le duc de Saint-Simon, malgré toute sa pénétration, est ici mis en défaut par l'évêque de Cambrai. Oui, ils se comprirent ou du moins, ce qui est certain, c'est que Fénelon comprit très-bien Mme Guyon, et se comprit très-bien lui-même; mais ce qu'il ne voulait pas, chose étrange, c'est qu'on le comprît trop bien. De là ce style nuageux et alambiqué, de là ces pensées obscures, ces mille contradictions, ces réticences calculées, cette sécheresse et cette absence d'enthousiasme qu'on remarque surtout dans son livre des *Maximes*. Il sait à qui il a affaire; il a compté ses adversaires, il a mesuré leurs forces et les siennes; il se sent le plus faible et se voit contraint à user de ruse. Lié avec les Jésuites, il connaît leur morale. Son but est bon et vraiment chrétien, mais il ne peut pas l'avouer, il fait un détour et met son livre sous l'égide des saints auteurs canonisés. En un mot, régénérer les doctrines de l'Église romaine, tout en restant dans son sein, être réformateur sans être hérétique, telle était, je crois, la pensée de l'évêque de Cambrai. Avouer une telle pensée, c'était s'exposer à être chassé ignominieusement de l'Église: c'est ce que n'ignorait pas Fénelon, à qui les exemples de Jean Huss, de Jérôme de Prague, de Luther et de tant d'autres avait servi.

Certes, notre intention n'est pas de rapprocher Fénelon de ces adversaires déclarés de Rome, nous voulons seulement relever le fait qu'il suffit d'attaquer un des abus de Rome, pour être considéré comme hérétique et schismatique, et que c'était là l'écueil que Fénelon voulait éviter. Du reste, nous ne prétendons pas non plus établir chez Fénelon la pensée de *réformer* l'Église dans le vrai sens du mot. Non, nous l'avons

déjà dit, Fénelon était un esprit délicat, qui était choqué du grossier formalisme de son Église, et qui rougissait qu'on pût le croire capable de s'en contenter. Il voulait donc, tout en restant fidèle catholique, réclamer pour lui et pour tous les esprits élevés une nourriture spirituelle moins grossière et mieux choisie, et pour ne pas être en contradiction avec son Église, il cherchait cette doctrine chez les saints canonisés par elle.

Sur qui s'appuyer, en effet, pour prêcher le spiritualisme sans être hérétique? Sur l'Évangile: c'est très-dangereux sous le règne du grand roi, au moment même ou des milliers de protestants meurent pour avoir voulu en faire la base de leur foi. Sur les décrets des papes et les canons des conciles: mais ce sont précisément les adversaires qu'il veut combattre en secret. Sur la conscience humaine: les persécutions l'ont tuée et sont suspendues menaçantes sur la tête de l'imprudent ou du téméraire qui voudrait la réveiller. Fénelon a trouvé la solution du problème: il va s'appuyer sur les contemplatifs et les saints que Rome a canonisés; avec de pareils défenseurs il se croit invincible. Mais presque tous ces rêveurs qui l'inspirent sont des *quiétistes* ou des illuminés: reculera-t-il? Non, il mitigera ce quiétisme, s'élèvera même avec force contre lui[1], et si on l'accuse, il pourra toujours se retrancher derrière le fait que ces mêmes idées ont été de tout temps approuvées par son Église. L'accuser, le condamner, ce

[1] Il va jusqu'à dire dans une de ses lettres à Mme de Maintenon, que si Mme Guyon était coupable de quiétisme, elle serait *digne du feu*. «Oui, Madame, dit-il. Je brûlerais mon amie de mes propres mains, et je me brûlerais moi-même avec joie plutôt que de laisser l'Église en péril (*Lettre à Mme de Maintenon*).

serait donc condamner Rome elle-même. Tel est l'argument qu'il opposera plus tard à ses adversaires, et que Bossuet lui-même, malgré tout son génie, ne pourra jamais renverser.

Cette position singulière n'arrêta pas la condamnation de Rome, et l'on put voir l'étonnant spectacle d'une Église infaillible condamnant chez Fénelon les mêmes doctrines qu'on retrouve chez Catherine de Gènes, Jean de la Croix, François de Salles et tant de saints canonisés par elle. Et pourtant Rome ne pouvait pas tolérer une pareille doctrine sans inconséquence.

Après de longues hésitations, le livre fut condamné. « Nous condamnons et réprouvons le livre susdit comme contenant, dit le bref, des propositions qui, soit dans le sens des paroles tel qu'il se présente d'abord, soit eu égard à la liaison des principes, sont téméraires, scandaleuses, malsonnantes, offensent les oreilles pieuses, sont pernicieuses dans la pratique et même erronées respectivement. »

La condamnation portait surtout sur vingt-trois propositions extraites du livre. Nous en trouvons les motifs dans les articles d'Issy. En voici le résumé: En disant que la crainte des châtiments et le désir des récompenses n'ont plus de part dans l'état habituel du pur amour, on exclut de l'état de perfection le désir des récompenses éternelles contre le précepte qui oblige tout fidèle à espérer, désirer et demander son salut éternel en tout état, quoique non à tout moment. On exclut de l'état de perfection les actes d'espérance, en insinuant que tous ne doivent pas être excités au pur amour, que tous ne sont pas appelés à la perfection et n'ont pas la grâce nécessaire pour y arriver. En repré-

sentant le désir de l'intérêt propre, c'est-à-dire le désir même des biens surnaturels comme contraire à la sainte indifférence et par conséquent à la perfection; en disant que dans le temps des épreuves Dieu ôte à une âme toute espérance pour son salut éternel, Fénelon autorise, disent ces articles, le sacrifice absolu de la béatitude éternelle dans les grandes épreuves de la vie intérieure et prêche par conséquent le désespoir, en supposant qu'il est permis à une âme d'être persuadée d'une persuasion réfléchie, qu'elle est justement réprouvée de Dieu. L'auteur est encore accusé d'être contraire au sentiment commun des saints, en supposant que l'âme de Jésus-Christ avait éprouvé pendant sa passion un trouble involontaire, et en supposant que l'oraison ordinaire n'est que pour les imparfaits et que les parfaits ne doivent plus y revenir. Les mystiques de tous les temps ont enseigné, au contraire, que l'on peut arriver à la perfection sans passer par les oraisons extraordinaires, et qu'il est souvent utile aux contemplatifs de revenir à l'oraison ordinaire. On dit encore dans ces articles que Fénelon exclut de l'état de perfection le désir des récompenses éternelles, en disant que dans l'état passif on ne veut plus être vertueux pour soi; de plus il tend à diminuer chez les parfaits le désir de la perfection, en ajoutant que les parfaits ne sont jamais si vertueux que lorsqu'ils ne sont plus attachés à l'être. Enfin, d'après ces mêmes articles, Fénelon suppose que l'âme parfaite ne veut plus l'amour, en tant qu'il est sa perfection et son bonheur, tandis qu'il est certain, au contraire, que l'âme parfaite veut l'amour même sous ce rapport, puisqu'elle est toujours obligée d'espérer et de désirer

sa perfection et son bonheur éternel. En résumé, on accusait le livre des *Maximes* d'attribuer aux saints mystiques une doctrine propre à favoriser la fraude et la négligence de la pratique des vertus, et d'enlever à chaque vertu son motif propre, en rattachant tous les motifs au pur amour.

Tels sont les motifs qu'on donna pour justifier une condamnation qui scandalisa beaucoup de catholiques et fournit des armes aux protestants pour combattre l'infaillibilité des jugements du Saint-Siége. Mais de même que nous avons vu Fénelon cacher les véritables causes qui avaient amené la publication de son livre et la querelle dont nous nous occupons; de même ici l'Église, dont Bossuet est l'organe dans les articles d'Issy, ne nous indique pas ouvertement les motifs de cette condamnation et nous croyons avoir le droit de les chercher ailleurs.

Les idées quiétistes du livre des *Maximes* avaient eu avant Fénelon de nombreux représentants, depuis Clément d'Alexandrie et le faux Denys l'Aréopagite jusqu'à Catherine de Gènes, Jean de la Croix et François de Salles, mais jusque-là elles n'avaient aucun danger pour Rome et pour les doctrines fondamentales de l'Église. Tous ces contemplatifs, qu'ils fussent de simples moines ou des évêques célèbres, avaient donné au monde l'exemple de l'ascétisme, de la mortification, et n'avaient jamais manifesté l'intention d'opposer leurs idées à celles de l'Église. Il n'en est pas de même au dix-septième siècle. Le livre des *Maximes* apparut au moment où la doctrine romaine entassait contre ses adversaires les violences les plus inouïes; toute espèce de tolérance était bannie en France, et les défenseurs

de Rome, secondés par un roi bigot et sanguinaire, imposaient à tous les croyances et les pratiques de leur Église. Or voici un archevêque, précepteur de l'héritier du trône, qui publie un livre d'après lequel le meilleur moyen pour obtenir le salut consiste non pas à suivre les préceptes et les pratiques romaines, mais à s'unir directement avec Dieu par l'élan d'un amour parfait. Ce prélat est l'auteur du *Télémaque*, critique sanglante du règne précédent, arsenal d'idées libérales dont un despote ne pouvait que s'effrayer.

C'est ce même homme qui, dans un moment où tout le monde est occupé à *faire* son salut, selon l'expression de Capefigue, enseigne que « les pratiques « extérieures ne sont que des marques du culte inté- « rieur qui est *tout l'essentiel* » (*Lettres sur la religion*, III).

C'est l'évêque qui, consulté par une religieuse carmélite pour avoir des directions dans sa vie d'ascétisme, répondait: « Dieu se plaît davantage dans une « personne accablée de maux, qui met sa consolation « à n'en avoir aucune, pour le contenter, que dans les « personnes les plus occupées *aux œuvres les plus écla- « tantes*..... J'aime mieux, dit-il encore, que vous dor- « miez huit heures la nuit et que vous payiez Dieu, pen- « dant le jour, d'une autre monnaie. Il n'a pas besoin « de vos veilles au delà de vos forces, mais il demande « un esprit souple, docile et recueilli, un cœur simple « et soumis à toutes les volontés divines, grand pour « ne mettre aucunes bornes à son sacrifice, prêt à tout « faire et à tout souffrir, détaché sans réserve du monde « et de soi-même. Voilà la vraie et pure immolation de « l'homme tout entier, car tout le reste n'est pas

« l'homme, ce n'est que le dehors et *l'écorce gros-*
« *sière.* »

C'est le même homme qui écrivait au roi, sous le voile de l'anonyme, il est vrai : « Vous n'aimez pas « Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte « d'esclave, c'est l'enfer et non pas Dieu que vous « craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. »

Fénelon donna prise aux accusations qui grondaient sourdement contre lui depuis la publication de son *Télémaque*, en se liant avec Mme Guyon, expulsée déjà du diocèse de plusieurs évêques. On les accusa ensemble de renouveler les doctrines des quiétistes.

A la tête d'un grand nombre d'accusateurs, dont beaucoup n'obéissaient qu'à un sentiment de basse jalousie, se place Bossuet, le plus beau génie de ce siècle fertile en grands hommes. « Si, après avoir étu- « dié dans tous ses détails la vie, les actes, les œuvres, « les croyances, les fautes, les vertus, le style, la pa- « role d'un homme aussi mémorable que Bossuet, on « cherche à résumer en un seul mot le caractère géné- « ral de cet homme, le mot qui se présente à l'esprit « pour le caractériser, c'est le mot *prêtre* » (Lamartine). Oui, on peut dire de Bossuet que c'est l'incarnation vivante du prêtre avec ses bons et ses mauvais côtés. C'est le prophète de Dieu, c'est le génie puissant qui ne veut voir dans les destinées des peuples, des rois et des individus que des manifestations d'une Providence souveraine. C'est en même temps le prêtre d'une religion hautaine et exclusive qui veut dominer le monde sans partage. C'est le ministre d'un pouvoir suprême qui veut courber toutes les volontés et toutes

les intelligences sous une règle unique, déclarée infaillible. C'est l'oppresseur des consciences qui, au nom de son Église, condamne et poursuit impitoyablement son disciple, son confrère, son ami, sans laisser échapper une parole de regret ou de sympathie.

Il avait compris, ce prêtre, que les idées de Fénelon étaient trop libérales pour ne pas ébranler profondément les doctrines despotiques dont il était le représentant et l'ardent défenseur. Il savait que ce pur amour qui unit directement l'âme à Dieu par la contemplation renversait tout l'ancien échafaudage des œuvres et de leur mérite et surtout dispersait la longue série d'intermédiaires placés par l'Église entre l'âme et Dieu en commençant par le prêtre lui-même. Il savait aussi que du moment où on enseignait aux hommes que Dieu pouvait se communiquer à eux directement, chacun serait tenté de secouer toute autre autorité que celle qui vient directement de Dieu, c'est-à-dire sa Parole.

« Le monde, dit-il, en parlant de M^me^ Guyon et de ses doctrines semblait vouloir enfanter quelque étrange *nouveauté.* » Voilà le grand mot: on craignait et Bossuet surtout craignait une nouveauté. Et pourtant cette doctrine était loin d'être nouvelle; elle existait depuis longtemps dans le christianisme et n'avait jamais manqué de représentants dans l'Église depuis Clément d'Alexandrie jusqu'à l'évêque de Cambrai; mais elle n'était pas approuvée par le roi, dont l'imagination sèche et froide ne s'élevait jamais jusqu'à la contemplation. Aussi l'indignation de Bossuet fut-elle sans bornes quand il vit son ancien disciple, qui lui avait promis la plus entière soumission, se révolter contre sa parole et son autorité, le courtisan se fit prophète pour lancer

l'anathème contre le nouveau Montan. Dès lors il mit tout en œuvre pour écraser le rebelle. Tous les moyens lui servirent et il ne recula devant aucune violence pour venir à bout d'un adversaire dont l'habileté surpassa quelquefois son génie. La guerre commencée, il se regarda comme le défenseur du dogme vis-à-vis du jeune novateur et tous ses efforts se portèrent vers Rome pour faire condamner le livre : accusations, anathèmes, dénonciations malveillantes, intrigues diplomatiques et sacerdotales, sourdes menées à Rome conduites par un abbé infâme, neveu du grand homme, tout fut mis en œuvre pour faire condamner l'audacieux adversaire de la religion du roi. « Bossuet, dit M. de Lamartine en parlant de la cruauté avec laquelle il fit persécuter les protestants, Bossuet ne se vengeait pas lui-même, mais il avait l'orgueil de croire qu'il vengeait Dieu. » Ce même homme professait le principe impie que la religion du roi doit être nécessairement imposée au peuple. Homme de l'obéissance il n'avait jamais compris qu'on ne se soumît pas à toute autorité établie et qu'un sujet osât pousser la rebellion jusqu'à ne pas partager la foi de son roi.

Ici c'est un évêque qui est en cause, il veut se dépouiller de toute vaine pratique et de ce culte des lèvres qui déshonore et condamne tout homme ayant conscience de sa dignité. Il veut prêcher l'union du cœur avec Dieu, et comme il est pourtant zélé catholique, il veut s'appuyer sur la foi de quelques-uns des membres les plus glorieux de son Église; mais l'homme du pouvoir et du dogme royal ne craint pas d'anéantir ce qu'il y a d'évangélique dans cette œuvre, pour courber l'auteur spiritualiste sous le joug de l'obéissance au pou-

voir : l'hydre de la nouveauté sera terrassée, le roi peut s'en remettre à son dévoué serviteur.

CHAPITRE IV.

Une question se présente naturellement à l'esprit de celui qui étudie la controverse dont nous nous occupons : il ne peut pas ne pas se demander quelle peut avoir été l'influence régénératrice de cette doctrine sur l'Église catholique. A cette question nous n'hésitons pas à répondre que cette influence doit avoir été à peu près nulle, parce que de pareilles idées s'appuient sur une base fausse et anti-évangélique. « L'amour est par lui-même « un sentiment, une disposition de l'âme, une inclina- « tion. Il atteint sa perfection non par la parole ou par « la confession mais par l'action [1]. » Mais cet amour pur, cet amour sublime, qui met l'homme en contact immédiat avec la divinité, et l'arrache à tous les intérêts propres, même à celui de son salut, pour la laisser dans l'état de sainte indifférence ou de parfaite quiétude, est bien éloignée de cette foi agissant par la charité, de cette force colossale qui par la parole ardente d'un saint Paul avait renversé l'ancien paganisme pour lui substituer la religion du Galiléen crucifié.

Dieu, dans les ouvrages quiétistes de Fénelon, est loin d'être le Père bon, miséricordieux et juste que connaissent les chrétiens. C'est le Dieu du bien, du beau, du vrai dont la vue seule suffit pour illuminer l'intelligence et l'âme; c'est le Dieu impersonnel et abstrait, dénué de tout attribut, réunissant et absorbant

[1] Reuss, *Théologie chrétienne*, vol. II, p. 543.

en lui tous les contraires; en un mot c'est plutôt le Dieu des néoplatoniciens que celui des chrétiens. L'âme des parfaits *s'identifie* avec ce Dieu par le pur amour et cette identification peut être si parfaite qu'il y a des moments de trouble involontaire, où l'on perd la vue distincte de Jésus-Christ et de Dieu (*Max.*, art. 27-28). Nulle part n'est relevé le rapport intime entre Dieu et l'homme, qui nous permet de l'appeler notre Père. En voulant raffiner l'idée de l'union de l'âme avec Dieu, les quiétistes, et Fénelon lui-même, ont méconnu la belle notion de l'amour telle que l'explique saint Jean au chap. IV de son épître, cet amour agissant qui se manifeste par l'accomplissement des commandements, c'est-à-dire cet amour qui sanctifie et régénère l'homme à tel point qu'il est uni avec Dieu comme le sarment avec la souche (Év. XV).

L'amour pur n'est l'apanage que de quelques esprits d'élite, l'amour évangélique est l'appui et la consolation de tous les malheureux et de tous les pauvres en esprit. Il n'est pas nécessaire, pour s'élever jusqu'au Dieu de l'Évangile, d'être une de ces âmes d'élite que l'auteur des *Maximes* déclare si rares : il suffit d'avoir conscience de sa misère et de s'unir à Christ, le seul intermédiaire pour conduire l'âme à la connaissance de Dieu et par cette connaissance à la foi et à l'amour.

Voyons maintenant la place et le rôle du Rédempteur dans ce système. Sa place y est à peine marquée et son rôle y est nul. En effet, l'âme pouvant s'unir directement à Dieu par le pur amour, Jésus n'est plus qu'une des voies par lesquelles on passe pour arriver à Dieu. Jésus a dit: Je suis le chemin et la vie. «Puisqu'il est la voie, passons par lui, dit le quiétiste Mala-

val, mais celui qui passe toujours n'arrivera jamais.» Fénelon ne s'exprime pas aussi clairement, mais son silence même sur cette question prouve le peu d'importance qu'il y attache. A quoi bon, en effet, un médiateur lorsqu'on peut communiquer directement avec Dieu par l'exercice du pur amour, et que ce pur amour lui-même suffit pour nous donner le salut? Le salut, en effet, n'étant que le résultat de cette contemplation parfaite, la rémission des péchés n'est que le fruit d'une suite d'actes du pur amour.

L'abbé de la Trappe écrivait dans cette fameuse lettre, qui aurait dû rester secrète et que le zèle indiscret de Bossuet publia: «que si M. de Cambrai avait raison, il fallait brûler l'Évangile et se plaindre de Jésus-Christ, qui n'était venu au monde que pour nous tromper» (Saint-Simon, t. III, p. 190).

L'abbé de la Trappe avait raison: l'Évangile et ses doctrines les plus essentielles sont méconnus dans le système de l'archevêque de Cambrai. Jésus-Christ n'est qu'un intermédiaire superflu, et les doctrines chrétiennes sont, pour la plupart, mises de côté. Qu'est-ce qui domine, en effet, chez Fénelon, non-seulement chez l'auteur des *Maximes*, mais même chez le directeur des consciences? Est-ce la foi, la régénération, la nouvelle naissance, la sanctification? Non, ce sont les élans vagues du pur amour, la sainte indifférence, l'oraison passive, le sacrifice de tout intérêt propre, un déplorable laisser-aller qui amollirait les âmes les mieux trempées et les arrêterait sur la voie de la sanctification et dans la lutte contre le mal. On reconnaît bien là l'évêque vertueux, qui oublie absolument son état de pécheur pour s'élever jusqu'au plus haut degré

de sainteté qu'il soit possible d'atteindre. Lorsqu'on parcourt ces pages méthodiques et froidement saintes, qu'on dirait en quelque sorte revêtues de la bure du moine, on éprouve je ne sais quel sentiment d'isolement et de terreur. On regarde au fond de son cœur pour y chercher un écho qui réponde à ces belles théories: mais rien ne tressaille, le pécheur ne comprend pas qu'on puisse lui dire sérieusement que le meilleur moyen pour arriver au salut consiste à s'identifier avec la sainteté absolue. L'âme demande autre chose que ces raffinements.

On est tenté de s'écrier : laissez-là vos théories abstraites, Monseigneur, elles ne s'appliquent à personne et ne sauraient satisfaire au chrétien. Vous avez beau nous dire que vous ne parlez que pour les esprits d'élite, toutes les âmes humaines, depuis celles du mendiant jusqu'à celle du roi, ont le même prix devant Dieu, et vous n'en trouverez pas une seule qui n'ait besoin, avant de dire avec saint Paul: «ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi,» de passer par les divers degrés que nous offre l'Évangile: la foi, la régénération, la sanctification.

Ces éléments indispensables de la conversion sont, en effet, absolument négligés par Fénelon. Le sectateur du pur amour n'éprouve ni inquiétudes ni remords: s'il pèche, ses péchés sont sans importance, et si sa conscience proteste, le pur amour doit en étouffer la voix, il est en règle avec la justice de Dieu. En un mot, ce qui le sauve, c'est une adoration sans bornes pour un Dieu abstrait qui peut se montrer cruel et injuste, sans pour cela cesser d'être adorable.

Voilà où en arrive une théorie qui ne veut pas ou

n'ose pas s'appuyer sur l'Évangile pour dire à des chrétiens par qui et comment ils sont sauvés. Au moyen âge un homme avait protesté contre le formalisme de son Église ; il avait rappelé à ses contemporains que l'amour et la sanctification sont les seuls moyens pour s'unir véritablement avec Dieu ; il composa un chef-d'œuvre de foi vive et de piété profonde, l'*Imitation de Jésus-Christ*. « Mais ne nous y trompons pas, dirons-nous avec M. Chastel, ce qui fit la supériorité de ce mysticisme, c'est qu'au lieu de prendre pour guide ou le faux Denys l'Aréopagite, ou Jean Scot, ou Plotin, il puisait avant tout ses directions dans l'Évangile, il faisait sa principale étude de méditer sur la vie de Jésus-Christ. La doctrine du Sauveur, dit Th. a Kempis, est bien plus excellente que celle de tous les saints » (Chastel, *Le christianisme et l'Église au moyen âge*).

Conclusion.

Toutes les religions ont leur mysticisme; partout, depuis les ascètes de l'Inde et les auteurs kabbalistes du Zohar jusqu'aux piétistes et aux quakers, on remarque le même élément de contemplation et de méditation en présence de la puissance souveraine et bienfaisante qui a créé le monde. Il n'y a rien qui prouve plus clairement l'origine divine de l'âme humaine que ce besoin de s'élever jusqu'à l'infini pour se confondre avec lui par l'amour, et rien n'est plus consolant au milieu de nos misères et de nos faiblesses que de sentir au dedans de nous ce besoin insatiable d'amour et de perfection qui, par une intuition sublime de la conscience et du cœur, cherche le beau, le vrai, le bien au delà de ce monde fini.

Un fait digne de remarque, c'est que le mysticisme est ordinairement produit par une réaction contre l'appauvrissement des mœurs ou des religions. Lorsque, dans une société, le niveau moral baisse et que la foi disparaît, on voit tout à coup les instincts les plus élevés de l'âme humaine se réveiller pour protester énergiquement; quelques-uns même vont jusqu'à rompre avec un monde dégénéré qui n'excite que leur mépris.

Malheureusement de semblables réactions ont souvent dépassé le but. Le mysticisme, en effet, a trop souvent oublié que l'union de l'âme avec Dieu n'exclut pas, mais commande l'amour du prochain. De là toutes ses aberrations, de là ce coupable oubli du monde, de ses charges et de ses devoirs dont les contemplatifs de tous les siècles nous donnent l'affligeant

spectacle. Lorsqu'ils ne vont pas jusque-là, leur esprit se perd dans des idées étranges et confuses, la plupart du temps incompréhensibles. C'est ce qui faisait dire à Jurieu: « Les idées que forme cette morale sont si fa-« rouches et son style est si obscur qu'on a bien de la « peine à la faire parler le langage des hommes » (Jurieu, *Hist. du myst.*), et à Mme de Sévigné: « Épaisissez-« moi un peu la religion qui s'évapore toute, à force « d'être subtilisée. »

Et pourtant, nous l'avons déjà dit, le mysticisme est un des éléments les plus riches et les plus bienfaisants de la piété, et la contemplation tient une large place dans la vie religieuse; mais il faut que l'âme, dans cet élan qui l'enlève jusqu'à Dieu, ne méconnaisse jamais le rôle et l'importance de la raison, qui doit toujours lui servir de guide et ne pas lui permettre de s'égarer dans l'aride domaine des visions et des extases. « Un « mysticisme sain et qui coule de source est clair pour « celui qui l'engendre et s'en nourrit, et ne le sera pas « moins pour quiconque aura de l'affinité avec lui. Il « n'y a que le mysticisme maladif et faux qui soit obs-« cur en lui-même et difficile à exposer » (Reuss, *Théol. johannique*, p. 421).

C'est l'écueil qu'a rencontré le genre de mysticisme que nous venons d'étudier; il est obscur, nullement pratique, parce que sa base manque de solidité et qu'il répond plutôt aux caprices d'une imagination exaltée qu'à un vrai besoin de l'âme.

« La théologie mystique devait tendre en particulier à simplifier le culte, à en retrancher tout vain cérémonial, à restreindre la vertu magique des sacrements, la valeur des moyens de grâce offerts par l'Église, par

suite l'autorité du sacerdoce; à établir, en un mot, une communion plus libre, plus directe, plus intime entre l'homme et Dieu. Mais si la scolastique a ses écueils, le mysticisme a aussi les siens; en aspirant à s'affranchir de tout guide, il est sujet à se tromper de route; en supprimant tout intermédiaire entre le fini et l'infini, il est porté à méconnaître l'intervalle qui les sépare, à identifier plus ou moins le monde avec son auteur» (Chastel, *Le Christianisme et l'Église au moyen âge*).

Ces paroles sont le résumé parfait de la critique du système de Fénelon. Oui, l'auteur du livre des *Maximes* a méconnu, emporté par l'élan de ses aspirations, la distance immense qui sépare Dieu de ses créatures plongées dans le péché; de là l'anéantissement non-seulement des intermédiaires que l'Église romaine offre à ses adeptes, mais du christianisme lui-même. C'est ce qui nous amène à nos conclusions, que nous formulerons en quelques mots.

1° Le Dieu de l'auteur des *Maximes* se rapproche beaucoup plus du Dieu néoplatonicien que de celui de l'Évangile.

2° Ce système méconnaît le rôle et l'enseignement de Jésus-Christ.

3° Fénelon, au lieu de nous montrer le salut, semble plutôt nous prêcher le désespoir.

4° Ces idées sont par conséquent en dehors du christianisme.

Ce jugement paraîtra sévère si on considère la pureté, les solides vertus, la charité et la foi de l'évêque de Cambrai. C'est là, en effet, une de ces inconséquences que l'histoire enregistre avec joie. Elle nous montre l'homme bien au-dessus de ces principes, et

nous permet d'admirer le vertueux évêque dont le souvenir est encore honoré de tous, tout en condamnant un système faux dont tout le monde comprend les funestes conséquences. « La vraie union de l'âme avec « Dieu, dit M. Cousin, se fait par la vérité et par la « vertu : toute autre union est une chimère, un péril, « parfois même un crime.

« En général, il est mal sûr d'anticiper en ce monde « sur les droits de la mort et de rêver la sainteté quand « la vertu seule nous est imposée et que la vertu est « déjà si rude à accomplir même imparfaitement. L'ou- « bli de la vie et de ses devoirs, l'inertie, la paresse, « la mort de l'âme, tels sont les fruits de cet amour de « Dieu qui se perd dans l'oisive contemplation de son « objet» (Cousin, *Mélanges*).

Oui, la vraie union de l'âme avec Dieu se fait par la vérité et par la vertu. Ce qui a manqué à Fénelon, ce n'est pas la vertu, mais la *vérité*, la vérité ancienne et nouvelle que nous offre le recueil sacré de la sagesse chrétienne, et de là le spectacle étrange d'un évêque chrétien qui prétend trouver l'union des âmes avec Dieu en dehors du christianisme lui-même.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 12 novembre 1864.
RICHARD.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 16 novembre 1864
Le Recteur, DELCASSO